

## **Présentation de l'ouvrage *Jbala : Peuplement, langue et ruralité.***

*Actes des rencontres de Chefchaouen, Taounate et Larache 2011 - 2012 - 2014 - 2015.*

**Publications du CÉRIJ (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires sur les Jbala).**

**Coordination: M. Mezzine, J. Vignet-Zunz, F. Brigui.**

**Avec le soutien de l'association TARGA-Aide**

**Rabat 2018, 262 pages (226 lat.+36 ar., en 2 colonnes)**

**ISBN : 978-9920-35-032-7, prix : 100 DH**

**Commenté par : Jacques/Jawhar VIGNET-ZUNZ**

L'ouvrage se voulait la reprise des communications présentées par le CÉRIJ (devenu CFÉRIJ) et antérieurement par le Groupe Pluridisciplinaire d'Étude sur les Jbala, dans les quatre rencontres organisées ces dernières années sur le pays Jbala-Ghmara, avec le soutien et la collaboration d'institutions de recherche nationales et internationales : le MAGREC (Projet transversal pour la culture, le développement et la coopération locale en Méditerranée - Programme Espagne-Frontières extérieures de la Commission européenne), la Fondation A. Lindt, puis le programme de recherche « La montagne et ses savoirs » développé dans le cadre d'un PICS (Programme international de coopération scientifique, 2012-2014), financé par le CNRST, du côté marocain, et le CNRS, du côté français, de l'USMBA, de l'IREMAM et du laboratoire de recherche 2LCD. Ainsi qu'avec celui non moins nécessaire des autorités locales : Provinces et Communes urbaines. Plutôt que de présenter séparément chacun des colloques, nous avons préféré les refondre en redistribuant les contributions selon trois axes tels que les identifie le titre donné à l'ouvrage : *peuplement, langue et ruralité*. Une quatrième partie, en arabe, sur les savants de la montagne, s'est ensuite greffée.

Le premier axe, sous le titre de « *peuplement* », ne doit pas être compris comme une déclinaison de données et d'analyses relevant de la démographie, c'est plutôt l'histoire qui est invoquée quand elle rend compte de la présence ou des mouvements de telles fractions de la population de cette chaîne de montagne – sa seule moitié occidentale en réalité, celle qui constitue le territoire des Jbala-Ghmara d'aujourd'hui. À travers ces déplacements de groupes, ces glissements onomastiques, c'est la difficile notion d'identité qui est explorée, ses contours toujours incomplets, en devenir, transitoires et révocables.

Un bilan est d'abord fait des sources qui fondent le travail de l'historien (Mezzine). Celui-ci doit, cependant, être prêt à les questionner si elles l'empêchent de mieux démêler l'enchevêtrement des populations et des ethnonymes. Le contexte actuel semble d'ailleurs favorable à une reprise du débat sur les origines des habitants et donc sur les identités. Ce débat tente de répondre à une question plus vaste : ce partage inspiré par Ibn Khaldun qui ordonne les berbères par grandes « races », découle-t-il d'une division originelle ou n'est-il qu'un mythe explicatif, construit par la tradition et reconstitué par Ibn Khaldun ? Si dans la situation actuelle de la recherche, il est encore prématuré d'avancer un jugement, on semble

aller dans le sens d'une remise en question du schéma explicatif traditionnel. Reste à entreprendre d'autres études, plus pointues, sur des fractions précises, et à suivre leurs parcours et leur intégration ou assimilation. Ce genre d'études ne peut aboutir que si les linguistes et surtout les phonéticiens, et les anthropologues s'y associent, nous dit l'auteur.

Cette demande d'un renouvellement du débat pourrait être satisfaite par le recours à la géographie ethnonymique, outil qui facilite le déchiffrement des dynamiques de peuplement (Lazarev). Cette géographie historique de l'onomastique tribale, avec localisation, dans l'espace et le temps, des ethnonymes qui ont désigné ou désignent encore des groupements tribaux, constitue l'une des bases possibles pour saisir la complexité des dynamiques de peuplement dans le nord du Maroc. Un ethnonyme, localisable actuellement ou à d'autres périodes de l'histoire, constitue en effet une trace de passage ou d'implantation dans un territoire. Pour autant, les amalgames, les fusions, les apports migratoires l'ont constamment remanié : les désignations ethnonymiques ne sont plus, le plus souvent, que des "emblèmes onomastiques" (Berque) ou des dénominations cantonales. Dans le futur, peut-être pourra-t-on aussi faire appel à la classification et à la chronologie des groupes d'ADN, aujourd'hui encore trop sommaires.

La théorie des couloirs (Vignet-Zunz) permet d'attribuer les fortes particularités de la région à sa localisation sur la voie royale qui relie Fès à al-Andalus : notamment sa précoce arabisation et la densité de l'écrit, des savants et des saints... En réalité, cette configuration capitale-montagne-port méditerranéen-ouverture sur l'extérieur se retrouve tout le long de la façade méditerranéenne du Maghreb : Tlemcen, Constantine, Kairouan sont, comme Fès, les premières villes arabes et musulmanes, les nouvelles capitales ; toutes sont en-deçà de la côte et toutes (sauf Kairouan) en sont séparées par une succession de chaînes montagneuses. Il leur faut donc les franchir et établir une voie à travers elles, laquelle sèmera les graines de l'arabisation, du savoir savant et mystique et intensifiera les artisanats locaux grâce au double débouché de la mer et de la capitale. Ce phénomène de vivification des couloirs montagneux par le passage d'une voie internationale se retrouve ailleurs, par exemple dans les Alpes, carrefour obligé entre quatre vallées fluviales et entre plusieurs nations. Pour le Rif, il manque une pièce au débat : l'identification des itinéraires. On attend beaucoup d'une prospection archéologique.

Mais la voie qui nous retient est celle menant à al-Andalus (Martinez Enamorado). Elle fut notamment empruntée par les migrations des Ghumâra dont les traces onomastiques sont bien présentes en al-Andalus et encore identifiables de nos jours. Cependant, cela contraste avec la faiblesse des traces historiographiques qu'ils y ont laissées. Leur présence dans les premiers temps d'al-Andalus n'était pas aussi visible qu'elle ne le deviendra dans les derniers temps, quand nous les voyons apparaître dans les chroniques castillanes comme un groupe de guerriers armés pour la guerre et de forte cohésion. Peut-être que la raison qui explique l'absence des Ghumâra dans les textes de la période omeyyade andalouse est qu'ils ont été camouflés sous un autre nom : ceux de la Tingitane, *al-tanjiyyūn*, « Les Tangérois ». Pourtant, la quantité d'informations sur des Andalous grenadins qui portaient la *nisba* « el Gomeri » ou « el Gomer » est impressionnante.

\*

\* \*

L'identité est aussi vue au prisme du langage. Une série de monographies extrêmement précises sont autant de sondages en profondeur qui donnent les contours de plusieurs nuances locales qui craquèlent une surface apparemment unie. Elles contribuent ainsi à préciser l'image globale de cette population, à souligner les caractères qu'elle se partage et qui la font si distincte de ses voisines.

Ainsi, l'article de Boujrat s'associe aux travaux qui contribuent à secouer la tri-partition classique de la langue berbère en tachelhit, tamazight et tarifit où ne se laissent pas emboîter facilement des variantes telles que le ghomari (Colin : 1929) et le sanhaji des Sraïr (Renisio : 1932). À ces variantes, le travail de Boujrat ajoute le thmazight de la région orientale de Taourirt, El-Aioun, Jerada.

La contribution de Saliha Amraoui relative au parler d'Asilah suscite la question de la présence d'une variante jebli sur une partie du littoral atlantique censée être peuplée de descendants d'Arabes de la tribu des Bni Hilal (Michaux-Bellaire : 1905).

Les articles d'Ez-zriouli, Ghilan et Brigui montrent qu'il existe, à côté des parlers considérés comme typiquement jebli qui sont situés entre la côte méditerranéenne occidentale et la rive droite du bassin de l'oued Ouergha, des parlers arabes attestés, d'une part, dans le couloir de Taza (Branès, Tsoul et Ghiyata) et, d'autre part, au sud-est de la ville de Fès (région de Sefrou: Bni Yazgha, Bhalil) et à l'ouest de cette ville (le Zerhoun : Nzala des Bni Ammar) qui présentent de nombreux traits communs avec les parlers Jbala. Ce fait appelle à reconsidérer leurs rapports au sein de la grande catégorie des parlers préhilaliens. Catégorie qu'il est loisible de subdiviser en deux groupes : un groupe préhilalien septentrional (les parlers des Jbala proprement dits) et un groupe préhilalien méridional (les parlers de la région située au sud de Taza, au sud-est et à l'ouest de Fès).

À ces études minutieuses de cas succèdent des analyses étymologiques qui renouvellent profondément nos connaissances de la toponymie régionale. Rif, Chefchaouen, Ghumâra se voient ainsi pourvus de nouveaux contenus qui donnent une coloration parfois insoupçonnée aux identités de la région (Corriente, Martinez, Elmedlaoui).

Corriente, en quatre paragraphes, nous révèle le soubassement hiéroglyphique de la notion de « *rif* », une grande première quand on la croyait forgée par les Bédouins venus depuis leur désert jusqu'au bord du Nil.

Martinez Enamorado se réserve l'époque médiévale : la première apparition écrite du terme *rîf* se trouve en Égypte. Elle englobe toute la rive du Nil, depuis Assouan jusqu'à Alexandrie, sous le qualificatif de *rîf*, quand en réalité elle était seulement l'une des trois régions historiques du pays, celle qui se situait le plus au nord. Il n'est donc pas étonnant que la première application géographique précise du terme se produise en Égypte. La question est de savoir quand ce terme « égyptien » passa à l'Occident musulman pour désigner la région côtière entre Sebta/Ceuta et Tlemcen. Mais dans les deux régions se confirme le préalable géographique : une zone longue et étroite bordée par des limites bien claires (le désert dans le cas de l'Égypte, les montagnes dans le cas du *Maghrib al-aqṣâ*) et l'idée d'une terre luxuriante dotée d'une importante capacité agricole - ce qui renvoie à l'hypothèse des terres productives entourant le temple qu'avance plus haut Corriente. Ibn Sa'îd (mort en 685/1286-1287) en

donne le premier témoignage en distinguant les montagnes des Ghumâra (*jibâl Ghumâra*) et la région ou pays du Rîf (*bilâd al-Rîf*) : d'un côté, les montagnes des Ghumâra et, de l'autre, la corniche ou piémont qui s'étend à leur pied en suivant le littoral méditerranéen. Cette frange littorale c'est, elle, le Rîf et non les montagnes qui la délimitent au sud. La différenciation entre Rîf, comme corniche côtière, et Ghumâra, comme massif qui la domine, est essentielle.

Elmedlaoui en deux courtes contributions nous libère à son tour de deux incertitudes qui nous hantent depuis des décennies – sinon des siècles. L'auteur nous propose des analyses étymologiques tout à fait neuves, l'une sur le cœur de la montagne ouest-rifaine, Chefchaouen, l'autre sur le peuple même que nous sommes censés étudier, les Ghumâra. Nous vous laissons le soin de suivre pas à pas sa démonstration.

\*

\* \*

Plus bref, le troisième axe est dédié à la ruralité, à ce que cette montagne peut offrir, à ses atouts, à ses savoir-faire agronomiques, à ses produits de terroir (Ater *et al.*) ; à ses handicaps aussi, autant qu'à l'inadéquation des réponses qui lui sont parfois proposées (Medkouri) ; à son dynamisme qui peut la faire empiéter sur le territoire urbain (Jabiot). Un tableau, accompagné de cartes thématiques consacrées à divers équipements, restitue partie de l'atlas rural de la région Tanger-Tétouan-Al Hoceïma (augmentée des provinces de Taounate et de Taza) que l'on doit à l'Association Targa-AIDE (à laquelle, par ailleurs, nous devons la publication de cet ouvrage).

Reprenons la conclusion de Jabiot : Chaouen, « Une ville rurale, donc, ou une dualité qui bien qu'elle participe de l'essence de la ville, n'est jamais oubliée. Deux faces d'une même pièce qui sont mises en vie et en avant selon les individus, les contextes et les situations. Si urbanité, ruralité et citadinité, ou plus justement urbanité, « jbalité » et « chaounité » sont pertinents pour caractériser cette réalité historique, sociologique et ethnographique, ils ne peuvent cependant ni agir ni être considérés comme des déterminants sociologiques et culturels venant dicter, orienter ou façonner à eux seuls les modes d'être en ville. Constitutives d'un même tout, ces deux dimensions se fondent dans une réalité vécue et ordinaire et n'en restent pas moins distinctes et distinguées tant à l'échelle de la ville, des quartiers, des familles que des individus ».

Ater *et al.* énoncent : « L'agriculture traditionnelle favorise le maintien au sein du paysage d'une mosaïque de milieux cultivés (...), naturels (...) et semi-naturels (...). Cette composition particulière a un fort impact sur la dynamique des espèces présentes dans le paysage car l'habitat est fragmenté et il est fortement influencé par les activités liées à l'agriculture. La persistance d'un couvert forestier naturel associé à des agro-écosystèmes traditionnels favorise le maintien d'une grande biodiversité ». Ils relèvent deux faits majeurs dans la région : la persistance de cultures marginales et/ou rares et l'importance des fruitiers. La valorisation des produits de terroir à travers la création au niveau national d'un cadre légal de labellisation est un levier crédible de développement du pays Jbala.

Medkouri et Zerkaoui font, avec un important appareil critique, un historique de l'évolution de l'écosystème méditerranéen, puis rifain, avant de s'attacher à un village de la province de Taounate, Aïn Berda. Ils insistent : « L'expérience d'un *dchar* du Rif occidental a une dimension tout à fait urbaine ». Et soulignent : la notion à la mode de *beldi*, par son souci de proposer une définition officielle de ce qui serait « authentiquement traditionnel », peut en fait s'opposer aux processus vernaculaires – et en particulier à l'habitat vernaculaire - par excès de sympathie !

\*

\* \*

Le dernier axe comporte six articles en arabe, réunis et présentés par le Pr. Hamid Lahmer, consacrés à ce qui est sans doute l'élément le plus emblématique de la région : son savoir savant, ses mystiques, ses '*ulama*'-s et leurs écrits. Cette dimension est une clé du patrimoine de notre montagne et les études menées sur la vie et l'œuvre des *fuyaha* '-s ici évoqués constituent un modèle pour des études futures à encourager.

Cet ouvrage aurait dû s'achever sur ce dernier inventaire, mais il y avait là l'occasion de rendre un hommage longtemps différé à trois pionniers de la recherche dans la région, venus d'ailleurs à différentes époques : un Finlandais au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, un Espagnol dans les années cinquante, un Français dans les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle - Westermarck, Caro Baroja, Maurer. Deux ethnologues, un géographe.

C'est cette diversité – des disciplines, des thèmes, des auteurs, des approches -, qui nous semble constituer le meilleur de notre contribution à la connaissance d'une région qui, pour être loin du centre, n'en a pas moins apporté une part non négligeable à l'édification de la nation.